



Le cheval marchait le long du canal, sa promenade habituelle. Il passait là chaque jour, le matin dans un sens, l'après-midi au retour. Il avançait du même pas régulier, à la cadence d'un métronome.

À force de le voir aller et venir, beaucoup le considéraient comme faisant partie du paysage. Son air pataud impressionnait les plus timides, sa bonhomie massive charmait la plupart des gens qui en parlaient avec tendresse. Il était solide et fort comme un roc, mais calme et serein comme une peluche. Ses épaules rondes impressionnaient l'enfant que j'étais, sa haute stature lui donnait l'air d'un colosse qui me semblait terrifiant ; il m'attirait, mais mon imagination me freinait.

Certaines personnes prétendaient qu'il s'arrêtait à l'auberge où il était écrit « on loge à pied et à cheval ». Selon elles, il ne cheminait jamais plus loin. Puis il revenait à son point de départ, toujours du même train, sans s'en départir le moindre instant.

Je n'ai jamais su si ces gens disaient vrai ou s'ils s'amusaient de voir le promeneur attaché à la même balade pendant des années. Mon grand-père, qui guettait son passage, affirmait qu'il était bien plus heureux à suivre le chemin de cette façon, que de rester enfermé ou, pire, de s'ankyloser à ne rien faire.

Ce que personne ne disait avec certitude, c'étaient ses origines et son parcours : d'où venait-il ? Qu'avait-il pu faire jusqu'à présent ? Comment était-il arrivé là ? Il était le sujet de bien des questions, parfois amusées, même si jamais il n'a cherché à constituer un mystère.

— Et celui qui va aller lui demander des explications n'est pas près de naître, s'esclaffait mon grand-père, un large rire au coin de l'œil.

Je ne comprenais pas l'amusement de mon aïeul : le chemineau avait l'air tellement doux qu'aucun danger ne pouvait être couru à s'adresser à lui. D'ailleurs il avait quelques fois de la compagnie le long du

canal ; son voisin de marche n'avait pas l'air inquiet de déambuler à son côté. C'était souvent un garçon, aussi grand que lui ; on le voyait qui lui parlait ou le houspillait, mais le bon promeneur ne répondait jamais, il continuait sa route avec nonchalance. D'autres fois, des pêcheurs installaient leurs cannes sur la rive ; dès qu'ils voyaient arriver le flâneur, ils s'écartaient volontiers pour ne pas le déranger, et chacun trouvait satisfaction. Enfin, autres preuves de sa placidité, il ne bronchait pas d'un poil quand des nuées de moustiques lui tourbillonnaient autour ou quand une envolée de canards bondissait de l'eau et lui passait presque sous le nez.

Non, jamais je n'aurais imaginé qu'il eût une once de méchanceté !

Son équipement intriguait aussi les curieux quand ils le découvraient. Il ne changeait jamais : vent ou soleil, il portait le même accoutrement ; printemps ou été, il marchait avec son éternel attirail sur le dos et les épaules.

Un peintre était venu planter son chevalet en bord du chemin ; comme il buvait autant qu'il dessinait, les gens le considéraient avec dédain. Il avait tenté de faire le portrait du baladin sur une toile et, pour attirer le chaland, il déclarait avec emphase :

— Il se reconnaît entre mille, j'ai exagéré ses pompons rouges que vous voyez danser et rebondir sur les épaules. En plus, j'ai aligné ses breloques et ses décorations qui ressemblent à des clous. Regardez comme il est beau ! Vous ne pourrez pas l'oublier, ni le confondre...

Je n'ai jamais vu le tableau. Le modèle poursuivait sa déambulation, indifférent à ces propos. Il devait les entendre comme des fanfaronnades d'un artiste aviné, des paroles jetées en l'air qui retombaient et se noyaient dans le canal. Ce qui comptait pour lui, c'était d'avancer, encore et encore, jusqu'à l'étape attendue.

Certains jours, il paraissait à la peine : il crapahutait d'un pas plus lourd et plus lent, ses épaules le tiraient en avant dans de poussives saccades. Le chemin lui était devenu plus rude qu'à l'ordinaire. Grand-père pensait alors qu'il avait la ferme résolution de parvenir à destination malgré une fatigue subite. Il me montrait les sols négligés à longueur d'années, abandonnés dans leur état naturel sur toute la rive : en plusieurs endroits, l'herbe rase laissait place à des pierres capables de dévier le pied, ou même à des silex prêts à fendre quiconque les taperait d'un talon trop dur ou s'appuierait dessus.

Ces sols si différents surprenaient le néophyte qui musardait le nez en l'air, tandis que l'habitué, solide gaillard, avait tiré les leçons de prudence et de sagesse. Il savait avec quel élan avancer la jambe, avec quelle force poser le pied.

Sur son dos, il portait de temps à autre une espèce de toile cirée. Elle ressemblait à celle qui trônait dans la cuisine de ma grand-mère, c'était une sorte de protection qui dégringolait jusqu'à ses talons dès que la pluie tombait. Ainsi à l'abri du mauvais temps, il s'en moquait et continuait comme si de rien n'était.

Pour se protéger de tout risque, un couteau l'accompagnait dans une gaine attachée au flanc : une branche gênante, et toc, un coup de canif ; un câble qui aurait idée de se transformer en corde de pendaison, et hop, une section vive.

La seule fois où le passant se laissa surprendre et montra un tantinet de la frousse ou de la colère, ce fut quand une vipère zigzagua sous ses pieds. Grand-père était là, il les a vus tous les deux et en fut tout aussi effrayé :

— J'ai senti sa jambe qui cherchait à piétiner le serpent, et je craignais que le reptile ne se défende ou ne lui fasse du mal.

— Et comment il s'en est sorti ? dis-je avec angoisse.

— Merveilleusement bien, il a recouvert son calme et il a laissé le serpent filer dans les herbes hautes.

Je me souviens encore de la dernière fois où je l'ai vu passer, c'était ma première année au collège.

L'automne était bien installé, les estivants avaient déserté la région, les bateaux devenaient de plus en plus rares et le silence régnait en maître sur l'eau et sur l'écluse.

Je regardais le promeneur. Avec lui, j'avais appris tout à la fois la sérénité par sa bonhomie, ses rondeurs et la force par l'assurance de son pas. En classe, notre professeur nous avait demandé à qui on voulait ressembler, ma pensée s'était aussitôt tournée vers le vagabond du canal. Je n'ai rien osé confesser au maître et à mes camarades qui ne le connaissaient pas. J'ai eu une mauvaise note, mais mon cœur a gardé son secret.

La fraîcheur de la journée, ajoutée à sa nonchalance perpétuelle, me poussait à chanter la vieille rengaine que mon grand-père se plaisait à fredonner, quand il le contemplait :

Et je m'en vais clopin-clopant,

Dans le soleil et dans le vent...

Si ça se trouve, le solide marcheur la répétait aussi dans sa tête pour conserver son rythme régulier, son éternel tempo du premier au dernier pas.

J'aime penser que son esprit conservait la même tranquillité : le jour, il se promenait ; la nuit, il rêvait au chemin. D'un côté, une vie sereine ; de l'autre, des songes apaisés. Bien des gens le dépeignaient ainsi, ils ne pouvaient pas être si nombreux à se tromper.

Comme souvent, il marchait seul. Son allure lui conférait un air de moine encapuchonné sous une bure claire, je me figurais qu'il lisait son missel et secouait sa tête au rythme des phrases qu'il marmonnait. Ou bien je le transformais en Henri IV qui se mettait à crier « ralliez-vous à mon panache blanc » ! J'avais aussi l'impression de voir un général à la tête de sa troupe, il devenait un officier partant à l'assaut d'un ennemi illusoire. Je le comparais au tableau de Napoléon qui franchissait le pont d'Arcole. Je m'amusais de voir le placide promeneur se travestir en conquérant hurleur.

— Non, trancha mon grand-père à qui je confiais mes fantaisies, ça ne lui ressemble pas du tout. Ton idée est stupide, c'est une énorme bêtise, une supposition complètement bête.

Et mon sage aïeul me détaillait le randonneur, son flegme, sa patience, sa placidité.

Je me souviens de ce jour-là : nous le regardions tous les deux approcher de l'écluse, c'était pour lui l'annonce d'un moment de repos où il allait détendre ses épaules et soulager ses jambes. Il allait en profiter pour se restaurer ou se désaltérer, comme le faisaient les randonneurs quand cette animation venait suspendre leur balade.

— Tu sais, m'avait expliqué ma grand-mère, pour parcourir tout ce chemin, il faut qu'il parte de bonne heure et qu'il rentre tard, il commence au petit jour pour ne s'arrêter qu'au crépuscule. Comme ceux qu'on appelle ici des « hommes aux longs jours ». Tu ne peux pas le comparer à un guerrier, c'est plutôt le missionnaire de la quiétude, il erre pour le bonheur de tous.

À mes yeux, mes grands-parents savaient tant de choses ; à les entendre, je devinais qu'ils ne m'en confiaient que de petites parties à la fois.

Les années ont passé, les miennes furent encombrées par les études. Mes congés se consumaient en petits boulots, pour apprendre la vie. Dans les instants de mélancolie ou d'ennui, ma tête s'envolait et atterrissait près du canal, ses couleurs, ses odeurs, ses bruits et surtout, son promeneur. Quelques instants de rêverie me suffisaient pour retrouver toute l'énergie disparue.

Une semaine de rares vacances me ramena dans la maison de briques où vieillissaient mes grands-parents. Aussitôt mes bagages défaits, je courais voir l'eau : elle coulait toujours entre les rives alanguies. Ce paysage représentait l'éternité, j'avais l'espoir adolescent que le monde change autour de nous, mais je souhaitais en même temps que le lieu conserve son apparence éternelle.

L'horizon était vide, personne ne circulait, ni de l'amont, ni de l'aval. Les rives étaient désertées, le bruit de l'eau et le cri de quelques oiseaux brisaient à peine le silence ennuyeux.

— Dis, grand-père, il va bientôt venir ?

Mon aïeul regarda par la fenêtre, ses yeux brillaient de mélancolie. Sans même demander de qui je parlais, sa pensée et la mienne voyaient le fidèle marcheur, le sujet de tant de conversations, de questions et d'explications.

Le visage s'assombrit, les lèvres tremblaient. Grand-père me désigna le banc, je m'assis à côté de lui comme bien des années auparavant. Il me prit une main entre ses doigts osseux et, d'une gorge serrée :

— Tu ne le verras plus, mon garçon. Maintenant, il n'y a plus que des bateaux de location, tous avec un moteur. Des engins modernes, bruyants, qui sentent mauvais et qui ont tout le confort touristique. La dernière péniche tractée à la corde a disparu, le chemin de halage est devenu une piste de vitesse pour les touristes pressés, fiers de battre des records avec leurs vélos tous-terrains. Ton brave cheval, l'infatigable compagnon des marinières, il s'en est retourné dans son herbage, fourbu, ankylosé.